



Raphaëlle Guidée
Maîtresse de conférences en littérature comparée
à l'université de Poitiers (Source: R. Guidée)



Véronique Lefebvre des Noëttes
Psychiatre de la personne âgée
(Photo: S. Lambert/Hughson/REA/Edite)

La Croix, Mercredi 14 avril 2021 : [Sommes-nous devenus indifférents aux morts du Covid ?](#)

Alors que la France approche des 100 000 morts du Covid-19, la litanie des chiffres, incessante depuis un an, semble nous tenir de plus en plus éloignés de toute émotion. Est-ce lié au caractère incommensurable de ce décompte, à sa froideur ou encore à la durée de cette catastrophe ? Comment commémorer ces disparus et leur rendre justice ?

On ne s'habitue jamais aux vrais morts, autres que des chiffres

Véronique Lefebvre des Noëttes

Psychiatre de la personne âgée

Notre société est marquée par une ambivalence face aux morts du Covid-19. D'un côté, on a commencé par protéger les plus vulnérables avec les « Rolls-Royce » des vaccins – ceux à ARN messenger – et ce choix est largement affiché et revendiqué. Mais de l'autre, beaucoup estiment normal, d'une certaine façon, que ces personnes disparaissent et laissent la place aux plus jeunes.

Les personnes qui organisent des fêtes clandestines malgré le confinement ne voient pas les morts. Mais parmi elles, il peut y avoir un porteur asymptomatique du virus. Celui-ci le transmettra aux autres fêtards et la maladie remontera jusqu'à des personnes âgées et il y aura des morts. Or, si on entend parler « des » morts, on finit en effet par en avoir l'habitude. Massifier les chiffres – « les vieux », « les morts » – amène à perdre toute empathie. Les chiffres finissent par déshumaniser. En 2003, après la canicule, le chiffre de 15 000 morts semblait exorbitant, puis a fini par être relativisé. Dans un certain sens, on peut s'habituer aux 300 morts anonymes, quotidiens, du Covid-19.

En revanche, je ne peux m'habituer quand je vois les morts s'accumuler dans mon hôpital. Médecin en gériatrie, avec des personnes polypathologiques qui n'ont pas accès à la réanimation car cela serait trop lourd pour elles, je ne m'habitue pas aux décès, au contraire. Si on est confronté directement tous les jours à la mort, on ne peut jamais s'y habituer, car c'est la mort d'une personne. On ne s'habitue jamais aux vrais morts, autres que des chiffres. On ne peut pas s'habituer à la mort.

Pour nous, soignants, ce peut être très difficile, mais nous devons être là, témoins ultimes de cette humanité qui s'en va. Nous avons ce devoir d'humanité. Être jusqu'au bout dans une présence attentive, malgré les gants, les masques, les lunettes. Notre devoir est d'affirmer cette présence humaine jusqu'au lit du mourant. De même, nous devons être ce fil entre les familles et nos malades. Il faut être créatif, pas dans la rigidité, tout en se protégeant les uns et les autres.

En plus des chiffres qui déshumanisent les défunts, l'habitude est nourrie par les théories du complot qui instillent le doute sur tout, y compris sur la réalité du nombre de morts. Il faut faire entendre des voix de personnes qui vivent ces décès sur le terrain. Bien sûr, il faut aussi entendre que les jeunes ont envie, ont besoin de faire la fête, mais pour cela il faut trouver un moyen de réguler l'épidémie. Et celui-ci existe : c'est le vaccin. Il faut accélérer le déploiement des vaccins et l'accepter, c'est notre devoir d'humanité – à commencer pour les personnels soignants.

Recueilli par Xavier Le Normand

Ces décès ne nous surprennent plus. Pire, on s'y attend

Raphaëlle Guidée

Maîtresse de conférences en littérature comparée à l'université de Poitiers

Il y a d'abord le caractère incommensurable de ce chiffre : 100 000 morts. S'il est des moments d'émotion collective, après un attentat par exemple, le deuil lui-même n'affecte qu'un cercle restreint d'individus. Un tel chiffre échoue à nous rendre sensibles à ces morts autant qu'à l'émotion que suscite leur perte pour chacun de leurs proches. Le grand nombre produit davantage de sidération que d'émotion, surtout lorsqu'il se constitue « peu à peu », selon une temporalité longue, comme c'est le cas avec cette crise sanitaire.

Car la durée contredit l'idée même de catastrophe, c'est-à-dire la surprise, l'inattendu. Au début, certes, l'épidémie apparaissait comme une catastrophe complète : elle débordait tout ce à quoi on pouvait s'attendre. Mais un an après, les modélisations nous confrontent à des morts annoncées, des « vagues » prévues. Ces morts ne nous surprennent plus. Pire, on s'y attend. Non seulement il arrive ce qui devait arriver, mais essentiellement aux personnes à qui cela devait arriver : les personnes âgées ou vulnérables.

Pour ceux qui connaissent l'épidémie de loin, il est d'une certaine manière normal de ne pas s'émouvoir. On dit quotidiennement la litanie du chiffre des morts, mais personne ne raconte les cent mille vies perdues. Où sont les visages des disparus ? Où peut-on inscrire leur absence ? Certains tentent alors de nous redonner le sentiment du désastre, de ranimer l'émotion qu'il provoque. Tel ce médecin, comparant l'épidémie à l'équivalent d'un crash aérien quotidien. Mais l'épidémie relève sans doute plutôt de la « violence lente », une notion utilisée dans le cadre des crises environnementales.

Face à ces difficultés, des initiatives existent néanmoins. Citons par exemple celles du *New York Times*, qui a publié en une la liste de mille noms propres, écrits en tout petit, le jour où les États-Unis ont atteint les 100 000 morts. Comme l'a montré Thomas W. Laqueur dans son livre *Le Travail des morts*, la liste est, à l'époque moderne, l'un des moyens pour conjuguer la masse des disparus et la singularité de chaque vie. Depuis un an, le même quotidien multiplie aussi les portraits de victimes. Une démarche proche de celle des mémoriaux après les attentats.

Quoi qu'on fasse cependant, l'ampleur des décès ne permet pas de les regrouper tous, dans les colonnes des journaux ou sur un monument aux morts. Leur nombre impose de trouver de nouvelles formes de commémoration et d'inscription dans l'espace public. Nul doute qu'elles émergeront, tant est forte la demande d'une mémoire collective. En dépit de l'âge avancé des défunts et des moyens mis en œuvre pour les protéger, il y a bien, dans ces morts, une injustice à réparer, à commémorer. L'injustice d'une agonie solitaire. D'enterrements à huis clos. Et celle, qui reste encore à qualifier, de l'inégalité sociale face à l'épidémie.

Recueilli par Béatrice Bouniol